

HASSAN

L'ÉGYPTE

Je m'appelle Hassan Khamis Shawky Mustapha, j'ai 28 ans, je suis venu d'un petit patelin qui s'appelle Mgizl en Égypte. Je suis rentré à l'école comme d'autres enfants. J'avais 13 ans quand maman a quitté la vie. J'avais deux frères et deux sœurs qui étaient comme mes enfants ; et mon père qui était pêcheur et ne gagnait rien, 50 centimes par jour, ça ne sert à rien. À partir de cette situation, je suis devenu le responsable de la famille, j'ai d'abord été pêcheur sur le Nil à 8 ans et en mer à 12-13 ans.

J'ai commencé à me battre contre cette situation : j'allais à l'école le matin, et l'après-midi je rejoignais le travail, j'étais le petit pêcheur, j'allais faire le travail de mon père pour gagner entre 5 et 10 *ginih*¹⁰. Tout ça pour couvrir la vie de mes petits frères et sœurs, pour que je leur procure leurs besoins de la journée. Je n'ai pas laissé de côté l'école et à la fin j'ai eu un diplôme, même si je n'ai jamais eu de vacances comme les autres citoyens ; pendant les vacances, je travaillais pour la famille.

Même avec ce diplôme, dans mon pays, je ne pouvais pas avoir de travail ; l'Égypte était en crise. En 2011, comme vous le savez, il y avait des problèmes en Égypte, beaucoup de morts, ça n'allait pas.

WELCOME

L'idée de quitter mon pays a commencé à se construire dans ma tête, et en 2014 je l'ai quitté pour l'Italie.

DE L'ITALIE À LA FRANCE

Je suis resté un mois en Italie puis je suis allé à Paris. J'y suis resté trois mois, je travaillais comme peintre en bâtiment. Après, je me suis dirigé vers Calais parce que j'avais le rêve d'aller vivre en Angleterre. Si j'avais connu la situation à Calais, je n'y serais pas allé. Les gens mangent tout ce qu'il y a dans les poubelles, il n'y pas d'endroit pour dormir, on utilise des bouts de carton, de plastique pour dormir.

C'est une vie indigne.

Ce n'est pas une vie.

J'avais avec moi 1 000 €. J'ai donné 500 € à un passeur pour pouvoir tenter ma chance et aller de l'autre côté. Mais je n'ai pas eu cette chance. Il ne me restait plus que 500 €. Dans un squat à Calais, j'ai rencontré des Égyptiens. Je suis parti acheter tout ce que j'ai pu en nourriture pour l'offrir à ces gens. Puis je suis allé rencontrer les gens d'une maison voisine pour leur expliquer la situation. Andrea, qui habitait là, nous a invités chez lui pour qu'on puisse cuisiner pour les gens du squat.

En tant qu'Égyptien, je ne pouvais pas être avec les Afghans, les Kurdes... il y a des embrouilles entre les nationalités. Il y avait un squat de Soudanais, et à une heure de marche, un autre avec les Égyptiens... Deux cents Soudanais dans un squat ; cinquante, soixante

Les récits : Hassan

Égyptiens dans un autre. Les autres, Kurdes et Afghans, étaient dans la Jungle.

Quand les problèmes de vol ont commencé, il y a eu du racisme entre les gens, et des conflits.

C'est pas une vie, c'est une situation catastrophique.

Du coup, deux mois plus tard, je repars à Paris. J'y reste un mois, je travaille un peu, mais il n'y avait presque pas de travail, c'était impossible de payer un loyer et de quoi manger.

Alors je suis retourné à Calais, mais je n'ai pas trouvé le squat. On nous a dit que la police l'avait fermé et que les gens qui y vivaient étaient partis dans la Jungle.

On m'y a emmené en voiture.

Au final, j'ai donné 1 000 € au passeur.

J'ai tenté plusieurs fois de passer dans des camions, j'ai pris le risque, mais sans résultat.

Après, le passeur est parti et je n'en connaissais pas d'autre. On essayait avec des amis de passer, sans argent, pour aller ensemble en Angleterre.

Il y a eu beaucoup de morts à cause du train, ils se sont fait percuter ou électrocuter avec les caténaires. Quand ils voulaient traverser ou juste se cacher, il y avait des catastrophes. J'ai appris que quinze personnes sont mortes à cause du train.

Est-ce que vraiment ça mérite de faire tout ça pour traverser ? Ce sont des gens qui prennent de gros risques. Pourquoi ? Je ne sais pas.

WELCOME

LA « PREMIÈRE JUNGLE »

Dans la première Jungle, il y avait des Afghans, des Érythréens, des Kurdes, des Irakiens. Je n'étais pas vraiment avec eux. Quand j'y suis retourné, j'ai demandé où étaient les Égyptiens pour qui j'avais cuisiné. Ils m'ont dit que la police était venue trois jours plus tôt, qu'ils avaient dû tous partir plus loin vers la mer. J'ai demandé s'ils pouvaient m'accompagner là-bas, ils ont accepté, et on est partis ensemble pour les retrouver.

À cette époque, il y avait cent personnes et beaucoup d'arbres, de forêts. Ça ne ressemblait pas du tout à ce que c'est devenu à la fin. On a beaucoup, beaucoup travaillé pour arriver à un minimum, pour se déplacer, dormir, habiter. Petit à petit, c'est devenu une ville.

Je vivais dans la Jungle. Andrea m'a proposé d'amener du gaz et des trucs pour cuisiner. J'ai répondu : « Non, merci ; parce que je ne vais pas rester ici, je vais partir en Angleterre. » Mais il a insisté, il a tout amené, et il m'a dit : « Comme ça, si tu n'as pas de chance, tu auras le gaz, de quoi cuisiner. »

En avril 2015, nous avons construit un salon, avec une organisation qui s'appelle Salam. On pouvait y manger gratuitement, recharger les portables, et prendre une douche.

Au départ, il n'y avait pas beaucoup de problèmes. Puis il y a eu de plus en plus de monde, de toutes les nationalités, et les problèmes ont vraiment commencé.

Je me rappelle bien un conflit entre Afghans et

Les récits : Hassan

Érythréens, il y avait des disputes quotidiennes entre eux et il y a eu deux morts. Ça a ouvert la porte à la police, qui est venue avec ses chiens. J'ai été obligé de quitter la Jungle pendant trois jours. Je me suis réfugié chez mon ami Andrea à qui j'ai raconté ce qui se passait. Lui aussi pensait que c'était dangereux pour moi de rester là-bas. La situation dans la Jungle était vraiment dure, et elle a empiré après la mort des deux Érythréens.

Petit à petit, on est devenus de plus en plus nombreux et c'était de plus en plus dangereux.

Il y avait des disputes pour rien. Tu ne connais pas les gens, ils peuvent t'attaquer comme ça, si tu es minoritaire dans la Jungle. Je devais faire très attention, c'était dangereux, il n'y avait pas de lumière, rien. J'ai donné 200 € à une personne pour passer, il m'a amené dans un camion frigorifique, je suis entré dedans à 22 h. Il faisait très froid, je toquais à la porte pour sortir, mais personne ne répondait ; j'ai dû rester dans le froid jusqu'au lendemain vers 6 h du matin. J'ai cru que j'allais mourir de froid. Je ne voulais plus prendre ces risques pour passer en Angleterre.

Beaucoup de gens sont venus à Calais par la suite ; on s'est retrouvés à 2 200 personnes dans la Jungle. Là-bas, il n'y a pas d'objectif, il ne se passe rien, tu ne peux rien faire, et si tu sors, c'est la police qui te contrôle. Il y avait des motards masqués qui frappaient les réfugiés dans la ville. Un ami qui était dans un parc à Calais a reçu des coups de matraque sur les genoux. Il a passé un mois à l'hôpital, je suis allé lui rendre visite. Beaucoup de choses

WELCOME

comme ça se sont passées à Calais, que je n'arrive pas à exprimer. C'était une situation dure, catastrophique.

La vie m'a détourné, vraiment mal.

Je ne savais pas... Je ne savais pas quoi faire, je ne savais pas quoi faire...

J'ai appelé Andrea, je lui ai demandé de ramener le gaz, le matériel de cuisine, tout... Et j'ai commencé à cuisiner pour tout le monde, avec les autres bénévoles. Des Français, des Allemands, des Arabes, des Belges ; on travaillait dans la cuisine avec des dons. J'ai eu beaucoup de contacts avec des gens qui venaient aider dans la Jungle, je ne vais jamais les oublier. Ils viennent pour nous aider, pour couvrir nos tentes ; là-bas il pleuvait tout le temps, tout était mouillé.

Des gens créaient des problèmes avec les différences de nationalité, il y avait du racisme. Entre les Kurdes et les Égyptiens, entre les Irakiens et les Kurdes, entre les Irakiens et les Égyptiens... Chaque fois ça commençait par deux personnes qui mettent l'embrouille et ça se terminait avec les groupes de nationalités, finalement ça touchait des centaines de personnes et ça donnait une mauvaise image de tout le monde...

Je n'oublierai jamais cette situation que j'ai vue, que j'ai vécue. À cette époque, on était 8 000 personnes dans la jungle. D'autres profitaient de la situation, certains Afghans et certains Kurdes qui faisaient des petits magasins où ils vendaient les choses deux, trois, parfois jusqu'à quatre fois plus cher. Ce n'était pas de la solidarité, mais un business. Donc les personnes payaient plus cher dans

Les récits : Hassan

ces magasins, pour ne pas quitter la Jungle et éviter de se faire arrêter. Les gens acceptaient de perdre de l'argent plutôt que d'être arrêtés et d'avoir des problèmes. Dans la jungle, il avait beaucoup de problèmes, moi j'évitais ces problèmes, même dans mon pays je n'avais jamais de problèmes avec des gens.

LA DESTRUCTION DE LA JUNGLE

Six mois après, l'État a créé quelques camps.

Il n'y avait pas beaucoup de places, car beaucoup de gens continuaient à arriver ; certains dans ces camps, vivaient dans des tentes, mais beaucoup n'avaient pas de quoi dormir.

L'État a fermé les magasins du camp.

Les Afghans et les Kurdes n'étaient pas contents de cette décision et ont commencé à provoquer des incendies dans le camp : ça commençait par une tente, et ça se répandait dans tout le camp. Les bonbonnes de gaz pour cuisiner explosaient et répandaient le feu encore plus. Il y a eu beaucoup de blessés. Une bouteille de gaz coûte 25 €. Je passais du temps avec Mohamed, un Égyptien marié qui vivait à Calais. Je ne pouvais pas passer toute la soirée avec lui, car il était marié, et sa chambre était petite ; je partais le soir.

Un soir je suis parti vers minuit et j'ai vu beaucoup, beaucoup de gens le long de la route pour la Jungle, des Afghans et des Érythréens. Ils me faisaient peur et faisaient peur à des citoyens. Les rues de Calais étaient vides, les gens avaient peur.

WELCOME

L'État continuait à fermer des camps et la police venait faire des contrôles dans la Jungle presque tous les jours. Suite aux problèmes entre les Afghans, les Kurdes et les Soudanais, ils passaient tous les jours. Il y avait du racket, pour un téléphone, une veste... À la fin, la police est venue avec des bus et a dit aux gens de partir.

Ils ont donné trois jours à tout le monde pour quitter la Jungle. Les gens qui sont partis dans le bus étaient sûrs d'avoir l'asile quelque part en France et n'étaient pas musulmans. Les gens qui venaient de mon pays et des pays alentour savaient qu'ils n'auraient pas de papiers et ne sont pas montés dans les bus.

Les policiers ont détruit la Jungle, toutes les tentes ont été incendiées.

Quand la Jungle a été détruite, on était à 12 000 personnes.

Dans la Jungle, malgré les problèmes, on vivait comme une famille, on faisait la cuisine ensemble, on jouait de la musique ensemble, on s'aimait, on se souriait. Après un jour et une nuit tout a été cassé. On a passé trois jours sans nourriture, sans eau. C'est difficile de pêcher un poisson dans la mer, de le sortir de l'eau et de lui demander de vivre hors de l'eau. Nous étions très fatigués, on a été malades, c'était des moments très difficiles.

J'étais perdu.

Après, je suis resté trois jours chez Mohamed.

J'ai rencontré des ONG et des associations, je leur expliquais ma situation et demandais si je pourrais avoir

Les récits : Hassan

des papiers ; tout le monde m'a dit que je n'avais pas de droits ici, en France.

BRUXELLES

J'ai appelé Myriam qui m'a proposé de venir chez elle. Une amie à elle, Agnès, a proposé de faire une pièce de théâtre ensemble. Mais finalement, comme je n'avais pas mes papiers, je ne pouvais pas participer. C'était pas grand-chose, le rôle qui m'était proposé pour la pièce de théâtre, un petit rôle de sans-papier. Deux amis de Myriam sont venus nous chercher en voiture et nous ont amenés près de la gare, et j'ai retrouvé Myriam. J'ai vécu avec elle, et j'ai vraiment vu un changement entre ma vie à Calais et ma vie à Bruxelles. À Calais, la nuit comme le jour, les gens ne dorment pas, bougent, ici j'étais seul et je pouvais dormir la nuit.

J'ai passé presque un an à vivre avec Myriam, qui est vraiment une bonne personne, que j'aime beaucoup.

En même temps, je n'ai pas oublié les gens avec qui j'ai passé trois ans à Calais, on a vécu le bon et le mauvais, on a tout partagé.

Myriam a fait beaucoup de choses pour moi et pour les autres, elle a beaucoup travaillé et aidé. Ça me faisait pleurer tous ces gestes qu'elle faisait pour aider, amener des chaussures, des vêtements, de la nourriture. C'était très, très touchant.

Elle passait du temps aussi avec les Soudanais, il n'y avait pas de problèmes de nationalité, on était comme des frères, comme si on avait grandi ensemble.

WELCOME

Quand la Jungle a été fermée, certains sont venus en Belgique pour tenter leur chance.

On avait passé trois ans ensemble, on était comme une famille, ils venaient de temps en temps prendre une douche, je leur offrais à manger. Je voyais les gens qui vivaient la même vie de rue que dans la jungle, je n'avais pas oublié comment c'était, je les aidais pour qu'ils se sentent humains.

J'étais là, j'essayais de me retrouver.

J'aimerais bien que l'être humain voie l'autre comme un être humain, pas comme un animal. C'est ce qui me touche fort dans ce monde. Ça me crée des problèmes psychologiques.

Maintenant c'est ça la mise au point à faire : il y a une différence entre les passeurs.

Le vrai passeur gagne beaucoup d'argent, il donne des ordres. Le petit passeur qui dort dans la rue, il n'a rien à manger, rien dans la poche, la vie l'oblige à faire n'importe quoi.

Il y a des gens qui prennent un chemin, c'est pas leur chemin, ils sont perdus, ils se trouvent dans des situations graves, ils acceptent de faire n'importe quoi pour 5 €, pour manger quelque chose. Ils n'ont rien, et peuvent se faire entraîner dans des situations très difficiles. C'est difficile de trouver à manger, de l'eau, et d'avoir froid. Il y a une différence claire entre des passeurs qui font passer pour beaucoup d'argent, c'est leur métier, et des gens dont ce n'est pas le métier, ce n'est pas le chemin, ce n'est pas le choix, mais c'est la vie qui les oblige à faire ça.

LA PRISON

Le 20 octobre 2017, à 5 h du matin, je me suis fait arrêter par la police et je suis entré en prison. Je ne connaissais vraiment personne. La police m'interrogeait et je ne savais rien.

Je suis entré en cellule, je ne connaissais personne.

Je n'ai rien mangé pendant cinq jours et j'ai dormi juste une nuit.

Le sixième jour, en marchant dans le préau, j'ai retrouvé un Égyptien que je connaissais et je lui ai demandé où on était, il m'a expliqué qu'on était à Dendermonde, en Belgique.

J'ai commencé à sortir plus souvent dans le préau, on avait droit à deux heures le matin si on ne travaillait pas, ou deux heures le soir si on travaillait la journée.

C'était une mauvaise période.

Après, j'ai commencé à rencontrer du monde, j'étais connu par tout le monde de la prison, j'étais correct avec tout le monde.

J'ai commencé à penser à apprendre les langues, mais je n'ai pas trouvé de formation ; il y avait qu'une seule langue, la langue belge, mais la liste des inscrits était fermée, je n'ai pas pu m'inscrire. J'ai rencontré d'autres personnes que je connaissais, j'ai commencé à apprendre la vie en prison. J'ai demandé les documents pour avoir du travail, j'ai mis tout ce que je savais faire, la cuisine, la peinture...

Vingt jours plus tard, ils m'ont appelé à 5 h du matin,

WELCOME

pour aller travailler en cuisine.

Au travail en cuisine, je parlais en anglais, puis, avec le chef je parlais en français. J'ai fait ce travail jusqu'à la fin de mon séjour à Dendermonde, jusqu'au jour où j'ai été transféré à la prison de Nivelles. Je me levais à 5 h du matin pour aller travailler jusqu'à 13 h 30. Après je prenais une douche, je mangeais, j'allais dans la cour faire du sport, jouer au foot, faire de la musculation. Je parlais avec des gens et je retournais à la cuisine pour préparer le repas du soir de 16 h 30 à 20 h.

J'ai appris beaucoup de choses.

Au début, en cuisine, j'ai commencé en faisant la plonge, le ménage ; à la fin j'étais au 3^e poste de la cuisine, j'étais comme un joker, je savais tout faire : utiliser le four, cuisiner, diriger le groupe de la cuisine, tout.

Je travaillais tous les jours.

Pendant toute cette période, je n'ai jamais fait de problèmes.

Le midi, le lundi, on mangeait de la soupe de patates, de champignons, le mardi pareil, le mercredi du riz sauce tomates ou poivrons, oignons, du poulet, le jeudi des patates avec de la viande et de la salade, le vendredi du poisson sauce champignons et de la patate en purée, le samedi des pâtes, le dimanche des frites. On avait des fruits seulement samedi et dimanche.

À 6 h 30 on pouvait avoir du café, du thé, du fromage. La nourriture n'était pas bonne.

De temps en temps, j'étais convoqué au tribunal, j'y

Les récits : Hassan

allais ; j'étais toujours respectueux. J'appelais ma famille quand je pouvais, ça me coûtait 10 €, je pouvais pas parler longtemps, je disais pas beaucoup de choses, mais je les appelais quand je pouvais.

Un mois avant mon transfert, il s'est passé quelque chose de terrible.

Je n'ai rien vu, j'étais à la cuisine pour le repas du soir, je ne savais pas ce que c'était. Il y avait beaucoup de bruit au 6e étage, les prisonniers tapaient sur les portes.

La police et les pompiers sont venus, ils ont fait sortir l'équipe de la cuisine et l'ont fermée ; on a demandé ce qui était arrivé, on nous a dit qu'il y avait quelqu'un qui était mort.

Vingt minutes plus tard, ils l'ont sorti, j'ai vu cet homme mort ; je l'avais vu juste une fois, je ne savais pas d'où il était, de quelle nationalité, peut-être Ukrainien.

Il avait pris plein de comprimés.

Ça a été très dur ; un moment terrible.

C'est une honte de voir la mort en prison.

Est-ce que sa famille est au courant de sa mort ?

Un jour, un prisonnier, Kurt, qui travaillait à la laverie, m'a annoncé que j'allais être transféré le lendemain. J'ai été très surpris, je n'étais pas au courant. J'étais affolé, je ne comprenais pas ce qui se passait, personne ne m'avait prévenu.

Je ne savais pas où j'allais aller, je n'étais pas prêt à ça, c'était comme une claque. J'avais des amis qui le savaient et moi je ne savais rien.

WELCOME

À 7 h du matin, le chef m'a donné un carton, il m'a donné deux heures pour faire mes affaires et partir. J'ai demandé des informations sur ce transfert, et demandé une heure pour dire au revoir aux copains, à tous les gens qui étaient avec moi.

J'ai salué tout le monde, même le docteur, j'ai salué même quelques gardiens, tout le monde me respectait.

C'est bien si tu es respectueux, comme ça tu gardes le lien.

J'ai toujours le lien avec des amis aujourd'hui.

Après mon transfert à Nivelles, tout était différent pour moi.

Je ne pouvais sortir qu'une fois par jour, le matin une heure, ou le soir une heure. À 20 h 30 toutes les portes étaient fermées.

Ils m'ont autorisé à cuisiner dans ma chambre ; j'ai acheté un réchaud 25 € et une taque électrique 20 €.

Je partageais une cellule avec une autre personne, j'avais de quoi cuisiner, mais je devais attendre un mois avant d'obtenir une formation. Je devais rester toute la journée dans ma cellule, je ne pouvais sortir qu'une heure par jour.

En prison, j'ai regardé la vie autrement, ça m'a donné une autre manière de voir les choses. Chaque jour, Myriam venait me rendre visite, elle travaillait, mais chaque jour elle venait, elle était là.

Chaque jour, pendant dix mois, elle est venue me rendre visite.

LIBÉRATION CONDITIONNELLE

Le 29 juin 2018, j'ai été libéré par le Tribunal de Bruxelles, mais le parquet a fait appel, j'ai dû rester en prison.

Le 17 juillet 2018, j'ai eu des papiers pour avoir un bracelet électronique et sortir de prison.

J'ai dû attendre encore cinq jours en prison pour qu'un technicien me mette le bracelet.

Je suis sorti de la prison de Nivelles le 23 juillet 2018.

Myriam a appris le 22 juillet que je sortais le lendemain.

Parfois, j'allais au parc Maximilien pour aider les réfugiés, leur donner des vêtements, de la nourriture, leur faire sentir qu'ils étaient humains.

Un jour quelqu'un m'a dit qu'il y avait eu un problème entre les Soudanais et les Égyptiens là-bas.

Je n'avais jamais entendu parler de problèmes entre eux parce qu'ils vivaient tous ensemble dans la jungle de Calais. Il m'a expliqué que, le matin, lorsque tout le monde dormait, des Soudanais ont attaqué des Égyptiens qui dormaient encore.

Je suis allé voir si on pouvait apaiser la situation. Un Soudanais ami avec moi dans la jungle m'a expliqué qu'un Égyptien avait blessé un Soudanais la veille.

Je me demande pourquoi, quand il y a un problème entre deux personnes, ça devient un conflit entre deux groupes de nationalités ! Au moins dix personnes égyptiennes ont été blessées, dont une de 14 ans, deux de

WELCOME

15 ans, un jeune a eu le crâne ouvert.

Il s'est retrouvé à l'hôpital, entre la vie et la mort. Il a eu plus de 25 points de suture. Il ne pouvait pas rester longtemps à l'hôpital parce que beaucoup d'autres gens sans papiers avaient besoin d'aller à l'hôpital. Il faisait très froid à cette époque, il était perdu, je lui ai demandé ce qu'il allait faire, il m'a dit qu'il dormirait à la Gare du Nord.

Je l'ai accueilli chez moi, il dormait beaucoup et parfois il mangeait.

Il ne voulait pas rester, il ne voulait pas dormir tout le temps, il a voulu retourner à Gare du Nord pour retrouver ses amis. Je lui ai proposé de lui donner mon numéro de téléphone pour qu'il me donne des nouvelles, pour me prévenir si ça n'allait pas.

Une semaine après il m'a appelé, pour me dire que ça allait, qu'il essayait d'aller en Angleterre, mais il n'avait pas de chance.

Il a pris de mes nouvelles aussi.

C'est difficile pour moi de laisser quelqu'un. S'il n'avait pas été Égyptien, d'une autre nationalité, j'aurais fait pareil, parce qu'il était dans la rue, blessé, c'est difficile. Il a été abîmé.